

N.A.B.U.

Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires

1988

N°1 (mars)

NOTES BRÈVES

1) **ig-gur*^{ki} = Suse — Dans son article de *IOS* 8 (1978) sur la géographie de la région de Nippur, R. Zadok cite un certain nombre de textes des archives des Murašû qui n'ont pas été rédigés à Nippur même (pp. 267-268), et notamment *PBS* 2/1, 126, qui aurait été écrit dans la ville de *ig-gur*^{ki}. En s'appuyant, d'autre part, sur la mention de cette même ville dans les textes *UET* 4, 48 et 49, R. Zadok propose de la localiser dans les environs d'Ur.

L'existence d'une ville nommée *ig-gur*^{ki} et située près d'Ur me semble devoir être remise en cause, car les deux textes *UET* 4, 48 et 49, parallèles mais non duplicats, sont des garanties prises auprès d'un certain Kušurêa, fils de Sîn-ahhê-bulliṭ, pour assurer le transport d'une contribution à la charge des oblats lors de « l'entrée du roi (Artaxerxès II) dans la ville de *ig-gur*^{ki} » ; cf. *UET* 4, 48 : 14-20 : « Si Kidin-Nabû ne se met pas en route pour rassembler la contribution (due) pour l'entrée du roi dans *ig-gur*^{ki}, en l'an 6 du roi Artaxerxès (II), qui est à la charge de Kušurêa, fils de Sîn-ahhê-bulliṭ, Kidin-Nabû, fils de Šumaia, et Zakîtu, sa mère, devront verser à Kušurêa, fils de Sîn-ahhê-bulliṭ, 1/3 de mine d'argent pur » (*ki-i* ¹*ki-din*^{na} *la it-tal-ku-ma ba-a-ri šá ku₄ lugal a-na ig-gur^{ki} ina mu 6-kam* ¹*ár-tah-šat-su lugal a-na muh-hi* ¹*ku-šur-e-a a šá* ¹*30-šeš-meš-din la iz-ze-bil 1/3 ma-na kù-babbar qa-lu-ú* ¹*ki-din*^{na} *a šá* ¹*mu-a ú* ¹*za-ki-tu₄ ama-šú a-na* ¹*ku-šur-e-a a šá* ¹*30-šeš-meš-din ina-an-din-nu-'u*).

On ne comprend pas, a priori, pourquoi le passage d'Artaxerxès II dans une bourgade des environs d'Ur certainement mineure puisque si peu attestée, occasionnerait la perception et le transport d'un impôt spécial. En fait, les deux signes IG-GUR n'en forment qu'un, et sont une forme tardive du signe ŠÉŠ, à prendre comme une variante de ŠUŠIN (soit MÜŠ + ŠÉŠ), pour désigner la ville de Suse, à côté du plus classique MÜŠ + EREN, attesté en *VR* 35 : 30 (inscription de Cyrus).

On peut donc déduire des deux attestations *UET* 4, 48 et 49, que lorsque le Grand Roi venait prendre ses quartiers à Suse, une partie des approvisionnements de la Cour était fournie par une contribution levée dans la province babylonienne voisine.

La disparition de la ville de *ig-gur*^{ki} au profit de Suse repose alors le problème de son attestation dans les archives des Murašû (*PBS* 2/1, 126). Dans ce texte, Rêmut-Ninurta, chef de la maison Murašû, règle un différend avec un nommé Bêl-ittannu, à propos de droits sur des terres agricoles. Les toponymes concernés sont bien connus comme appartenant aux environs de Nippur : cf. l. 4 : *uru ká i₇ de-rat u uru ba-an-¹né-e-šá¹ šá nam-gar-bàd-¹en-líl* (cf. M. Stolper, *Entrepreneurs and Empire*, p. 73). Et c'est à Nippur que ce texte a été rédigé, le 6-xi-Dar. II, 6 (lire, l. 19 : [nib]ru^{ki}), car Rêmut-Ninurta est attesté en personne à Nippur huit jours plus tard, le 14-xi-Dar. II, 6 (*TuM* 2/3, 188). Si *PBS* 2/1 avait été rédigé à Suse, il semble peu vraisemblable, au vu de la distance qui sépare Suse de Nippur (plus de 300 km), que Rêmut-Ninurta n'ait mis que sept jours pour faire le voyage entre les deux villes.

Par contre on retiendra la mention des ll. 12-15 de *PBS* 2/1, 126 : « Il devra verser à Rêmut-Ninurta les 3 mines d'argent qu'à Suse il avait emportées de Rêmut-Ninurta, selon le cours en vigueur à Suse » (3 *ma-na kù-babbar šá ina šušin^{ki} la-igi* ¹*re-mut-¹maš iš-šu-ú lib-bu-ú ni-is-hu šá šušin^{ki} ana* ¹*re-mut-¹maš ina-an-din*). Cette clause montre que Rêmut-Ninurta s'est bien trouvé à un certain moment de l'année 6 de Darius II à Suse.

M. Dandamayev a développé dans un ouvrage récent (*Mélanges Stève*, p. 289-290), l'hypothèse que les attestations de Suse dans les archives des Murašû (*PBS* 2/1, 113 : 19 "*šu-šá-an*^{ki}", et *PBS* 2/1, 128 : 18

“kur šu-šá-an^{ki}”) se rapportent à une ville de Babylonie attestée par ailleurs entre Borsippa et Nippur (il faut certainement unifier en ce sens les rubriques 3 et 4 de *RGTC* 8, p. 299). L'argument principal de M. Dandamayev, fondé sur l'absence de relations explicites entre la maison Murašû et l'Elam dans les textes dont nous disposons, est à reconsidérer maintenant que la métropole élamite est clairement désignée dans au moins un texte par son idéogramme šušin^{ki}. Le problème reste donc pendant de savoir si *PBS* 2/1, 113 et 128 ont été rédigés en Elam ou en Babylonie. On retiendra cependant que le rôle joué par Rêmu-Ninurta l'a amené au moins une fois à la cour du Grand Roi, à Suse, comme le prouve *PBS* 2/1, 126.

Francis JOANNES (28.01.88)
9 Rue du Ruissel, F-76000 ROUEN

2) Rois de Syrie du nord — La tablette de Mari M.7328, devenue (pour son seul revers !) *ARMT* XXV, 120, présente une face qui n'est pourtant pas dépourvue d'intérêt. On lira, en effet (les * marquent les divergences de lecture à partir du revers) :

¹1 túg gu-úš-šum sag ²a-na ha-ià-su-mu-ú ³iti hi-bir₅-tim u₄ 10-kam i-na ra-šé-em
⁴1 ú-nu-uq ú-ba-nim kù-gi ⁵qa-du-um na₄-kišib-za-gìn ⁶a-na ia-ah-du-li-im ⁷lugal kar-ka-mi-iš^{ki} ⁸2 su
ki-lá-bi ⁹i-na ter-qa^{ki} ¹⁰iti d^{gi}gi-kur u₄ 30*(sur érasure de 29)-kam*
¹¹1 ú-nu-uq ú-ba-nim kù-gi ¹²ša-ba 1 na₄-kišib za-gìn ¹³a-na at*-ru-ši-ip-ti luga[!]* ur*-si*-im*
¹⁴1 ma*-ás*-si*-la*-tum* sag* ¹⁵a-na a-hi-ma-lik lú*-nar* ¹⁶i-na ma-ri^{ki}
¹⁷zi-ga nù-šu da-ri-iš-li-bur
¹⁸iti ki-nu-nim u₄ 16-kam ¹⁹mu zi-im-ri-li-im ²⁰áš-la-ka-a*^{ki} mìn* iš-ba-tu
²¹2 in*-ša-ba*-at kù*-gi 1 su 15* še* /ki*-lá*-bi* ²²a-na ha-am-mu-la-MA*-a i-na ma-ri^{ki}
SCEAU* II de Zimri-Lim

On voit donc que la venue de plusieurs personnages de première importance vers le royaume de Mari est documentée par ce texte. Hayâ-Sûmû prend contact à Rašûm (cf. *Problèmes concernant les Hurrites* [= *PCH*], II/2), mais Yahdun-Lim, roi de Karkémish, est venu faire ses dévotions à Dagan de Terqa le 30-vi de ZL 12'. Le roi d'Ursûm, Atru-šipti est venu jusqu'à Mari le 16-vii de ZL 12'. Le roi d'Ašnakkum n'est pas mentionné à la fin du texte, sur le côté de la tablette, si Hammu-labâ représente quelqu'un d'autre comme le montre *ARMT* XXV, 20 [M.11745], l. 6 : gîr ha-mu-la-ba*.

Le règne du roi de Karkémish, Yatar-Ami, fils d'Apla-Handa, n'a donc duré que de la fin de ZL 10' (cf. *AEM* I/2) jusqu'à ZL 12', puisqu'il est remplacé dès le milieu de cette année-là par Yahdun-Lim dont nous ne connaissons pas, par ailleurs, le lien de parenté avec son prédécesseur [cf. maintenant la note suivante de B. Lafont]. Il est cependant vraisemblable que si les autorités mariotes l'ont laissé venir jusqu'à Terqa, c'est qu'elles ne l'ont pas vu devenir roi contre leur gré.

On peut comprendre désormais deux textes à paraître dans *AAM* 2 :

a) M.11381 : Habits yamhadéens et autres, mu-tù ia-ah-du-u[n-li-im], [lú/lugal ka]r-ka-mi-iš^{ki}, daté de la première moitié du mois ix de ZL 12'.

b) M.15184 : Un individu est donné à ia-ah-du-li-[im], [lú/lugal kar-ka-mi-iš]^{ki}, mois et jour indéterminés de ZL 12'

Yahdun-Lim était donc le roi de Karkémish contemporain de la prise de Mari par Babylone. Plusieurs documents le mentionnent en même temps que les familles royales de Karkémish et d'Alep :

– *ARMT* XXV, 532 [M.11548] (la date est cassée mais le document appartient au « Voyage de Zimri-Lim vers l'Ouest »), on lira :

(...)
²' [.....] gur₇*-me* kù-babar* 1/2* ma*-na* [ki-lá-bi]
[še-en-n]am* lugal ur-si-[im^{ki}] (sic)
⁴' [.....] kù-gi 19 su [ki-lá-bi]
ša ia-ah-du-li-im
⁶' 1 har šu kù-gi 10 2/3 su ki-lá-bi
ša ni-gu-na-an-di
⁸' 1 gal bur-zi kù-babar 1/3 ma-na 4* 1/2 su ki-lá-bi
ša ia-ri-im-li-im

– *ARMT* XXV, 48 + *ARMT* XXV, 39 + *ARM* XXI, 252 ; aux lignes 23-29 de l'ensemble restitué, on trouve les apports-šûrubtum de (l. 23) : ia-tar-[^da-mi], (l. 24) : ia-ah*-d[u*-li-im], (l. 29) : fⁿⁱ-i[K*-...]. Cette séquence cite certainement les deux princes de Karkémish [cf. note suivante de B. Lafont], fils d'Apla-Handa, sans qu'il soit fait mention du roi lui-même. Ce dernier a, en effet, envoyé un apport-šûrubtum à Yakaltum, le 19-i, comme le montre P. Villard dans « Une visite du roi Zimri-Lim à Ugarit », *UF* 18, p. 389. Que penser de « Dame Ni-i[K-.....] » ? Il est vraisemblable qu'il faille la tenir pour la reine de Karkémish et

l'épouse d'Apla-Handa. Elle viendrait normalement après ses deux fils, déjà d'un certain âge, terminant l'énumération de la famille royale de Karkémish avant que ne soit mentionné Yarim-Lim d'Alep (l. 30, collationnée). La mention, *avant* le roi du Yamhad, de Niqmi-Lanâsi serait peu vraisemblable. Cette dernière, d'autre part, n'a pas à faire de cadeaux mais, plutôt, à en recevoir. Enfin, l. 33, on retrouve [še-en-n]am* lugal* ha*-aš*-šum*ki* qui offre [1 ...] zabar kap-ta-ri-[tum].

Cette dame ⁿⁱ⁻ⁱ[K..] pourrait-elle être identique à Nigun-Andi ? Rien ne nous renseigne sur le sexe de cette personne. Il peut s'agir d'un prince de ces régions, non encore situable géographiquement. Son nom rappelle celui d'*ar-di/da-ka/ga-an-di/da*, roi de Qabrâ (ARMT XXIII, 233 [ZL 10'] & XXVI, 489), s'il faut le décomposer en Ardi/ag-Anda/i, ce que rien n'impose. S'il est possible qu'il s'agisse d'un nom de femme, ⁿⁱ⁻ⁱ[K- serait, dès lors, à lire *ni-i*[g-na-an-di]. Il s'agirait de la reine de Karkémish. Je laisserais cependant ouverte la possibilité que ⁿⁱ⁻ⁱ[K-... puisse être Niqhatum, « sœur de Zimri-Lim », attestée comme expéditrice d'ARM II, 66 et d'ARM X, 48 & 49 et qui semble s'intéresser à des régions occidentales. Une documentation ultérieure résoudra ce problème.

Quant au roi d'Ursûm Atru-šipti (dont le nom pourrait être sémitique ?), il est bien venu parmi le petit groupe des rois de ces contrées du nord-ouest de la Mésopotamie pour lesquels nous avons si peu de renseignements. Šennam est mentionné comme contemporain de Zimri-Lim pour les années ZL 8'-ZL 10' : d'après ARMT XXIII, 524 : 6 & 14, il est connu comme *še-na-am*, roi d'Ursûm, le 15-ix-ZL 8' ; ARMT XXV, 48⁺ le mentionne en ii-ZL 9'. Enfin, Šennam est encore attesté à la fin de ZL 10', d'après ARMT XXV, 23 [M.11445] : une grande lance (1 giš-šukur gal* zabar) de Haššûm, est envoyée par *še-en-na* (sic), lugal u[r*]-s[i*]-i]m*ki*, le 9-xi-ZL 10'. Il faut donc supposer qu'Atru-šipti a succédé à Šennam soit en ZL 11' soit en ZL 12'.

Dans ARMT XXV, 16 [M.8732] + ARM VII, 236 + ARMT XXV, 632 [M.5154], on trouve mention du *šâpițum* d'Ursûm [cf. réédition de ces joints dans *Fragmenta Historiae Elamicae* = Mélanges Stève pp. 122-123]. Le texte date de ZL 8' ou 9'. Ce titre de *šâpițum* = « juge » pourrait être le titre local porté par Šennam.

Nous connaissons enfin un roi de Haššûm. Sa plus ancienne mention figure en ARM XXII 151, où est enregistré un apport de *a-nu-ha-ar-wi* lugal *za-al-wa-ar*^{ki}, le 12-vii-ZL 4'. ARMT XXV, 25 [M.11317] documente pour le 8-ii-ZL 5' *a-ni-iš-hu-ur-pi* de Zarwar et ARMT XXV, 14 [M.7170], pour le 19-i-ZL 7', *a-ni-ip-hu-ur-pi*, roi de Haššûm lequel est noté, sur le même document, le 13-v-ZL 7', *a-ni-iš*-hu-ur-pi*, roi de Haššûm, [malgré la transcription de H. Limet]. Le nom de ce roi nordique devait sonner terriblement aux oreilles d'un sémite car M.11397 connaît l'apport d'*a-ni-iš-hu-ul-pi*, lú *ha-aš-ši-im*^{ki}, à une date non conservée. On sait que M. Forlanini a récemment proposé d'identifier ce roi avec Anum-hirbi de Mama (*Hethitica* VI pp. 54-56).

Jean-Marie DURAND (29.01.88)

154 boulevard Saint-Germain, F-75006 PARIS

3) Les successeurs d'Aplahanda de Karkémish — L'information spectaculaire apportée par la note 88/2 ci-dessus permet de préciser certains détails de la chronologie dynastique du royaume de Karkémish et de rattacher solidement cette dernière à celles de Mari et de Babylone.

Ainsi, il est bien connu qu'Aplahanda a été le contemporain à la fois de Yasmah-Addu (cf. ARM V, 5 à 13) et de Zimri-Lim ; il est encore sur le trône au mois iii de l'année ZL 9' (ARMT XXV 46). Son fils, Yatar-Ami, surtout connu jusqu'ici par la lettre sur l'ordalie (G. Dossin, *Symbolae Koschaker*, p. 112-118) et par sa supplique à Zimri-Lim (G. Dossin, RA 35 [1938], p. 220 = AEM I/2, n°537 [A.3214]), lui succède en ZL 10' (cf. AEM I/2, introduction à la correspondance de Šidqum-Lanasi). Mais Yatar-Ami ne règne que deux ans à peine, et l'on apprend que Yahdullim arrive sur le trône en ZL 12'. Ce Yahdullim est en réalité un frère de Yatar-Ami, et il est possible qu'à la mort de son père Aplahanda, il ait pu lui aussi prétendre au trône. C'est en tous cas ce que laisse entendre une intéressante intervention d'Išme-Dagan, roi d'Ekallâtum, dans les affaires de Karkémish. La lettre AEM I/2, n°531 [A.89] rapporte en effet que ce dernier a écrit à Yahdullim : « chasse tes frères ! » (*ahhî-ka kuššid*). L'action se situe vraisemblablement autour de l'année ZL 11', époque où Išme-Dagan, isolé, se trouve en mal d'alliances (cf. AEM I/2) et où, à Karkémish, la succession d'Aplahanda n'est pas encore bien assurée. Au grand soulagement de Zimri-Lim, une fin de non-recevoir sera cependant opposée au roi d'Ekallâtum, ce qui permettra plus tard à Yahdullim de conserver les bons rapports traditionnels entre Mari et Karkémish.

Tant que le texte ARMT XXV 120 n'avait pas été corrigé, je ne parvenais pas à comprendre qui était ce Yahdullim qu'Išme-Dagan poussait à la révolte. L'information nouvelle apportée par J.-M. Durand fait rebondir de façon très intéressante la compréhension de la situation à Karkémish dans les dernières années du règne de Zimri-Lim de Mari. Celle-ci est commentée dans le second chapitre de ma contribution à AEM I/2.

Quant à la proposition de J.-M. Durand selon laquelle *šâpițum* pourrait être le titre local porté par le souverain d'Ursûm, on mettra cela en rapport avec la lettre A.715 publiée en partie par G. Dossin, RA 35

(1938), p. 117-118 (= *Recueil G. Dossin*, p. 295-296), où Ištaran-našir, envoyé en mission à Karkémish par Zimri-Lim, remet une somme d'argent, vraisemblablement pour faire des achats pour le compte du palais de Mari, à un certain Mâr-Eštar, sur ordre (*ina qabê*) de Yašim-Sûmû et du « šâpiŕum » ; il pourrait s'agir d'un dynaste local de la région de Haššum / Ursûm / Karkémish.

Bertrand LAFONT (23.02.88)
55 avenue Secrétan, F-75019 PARIS

4) **A propos de la poignée de sceptre au nom d'Aššur-šar-ušur** — En 1973, le Musée Iraquien a acheté d'un marchand privé un objet antique provenant de Khorsabad (voir à ce sujet Kamâl 'Abâda, *Sumer* 30 [1974], p. 334 sq. et pl. 10 a, b, c, d). Il s'agit d'une poignée de sceptre ou de massue, plus ou moins semblable à celle trouvée à Sherif Khan (Tarbišu) dont parle J.E. Curtis dans *Iraq* 44 (1982), p. 88 sq.

Ce qui est intéressant dans l'objet trouvé à Khorsabad, outre son bon état de conservation, c'est qu'il porte un nom en araméen identique à celui publié il y a déjà longtemps dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* (2^e volume, No. 50). Le nom a été lu par A.R. Millard (*Iraq* 45 [1983], p. 103) et A. Lemaire (*N.A.B.U.* 87/10) comme *l'srsršr*. 'srsršr est une graphie araméenne du nom assyrien Aššur-šar-ušur (à propos de qui voir A. Lemaire, *N.A.B.U.* 87/10). Or à partir des photos de ces deux poignées inscrites, et de la copie de l'inscription donnée dans *Sumer*, le nom n'apparaît pas lié par le *lamed* de l'appartenance. C'est là un cas très rare parmi tant d'objets antiques portant des noms propres inscrits en araméen, qui sont toujours précédés par la préposition *l*... (voir à titre d'exemples les inscriptions araméennes trouvées à Nimroud et publiées par R.D. Barnett dans le volume présenté à E.L. Sukenik (Jérusalem, 1967), p. 5. Peut-être le scribe araméen s'est-il laissé influencer par la pratique des scribes assyriens qui, dans leurs inscriptions cunéiformes, donnent le nom du propriétaire.

Amir HARRAK (02.01.88)
3400 Riverspray Crescent # 912
MISSISSAUGA, Ontario L4Y 3M5, Canada

5) **A Spurious Sumerian "Disputation"** — In *N.A.B.U.* 87/104, B. Alster published a copy of CBS 7929, described as a « fragment of a literary disputation. » The fragment is simply part of Letter B 8 and has been known since 1964, see F.A. Ali, *Sumerian Letters*, pp. 92ff. and copy pl. 29. CBS 7929 is correctly identified in P. Gerardi, *A Bibliography of the Tablet Collections of the University Museum*, 96. Duplicates of Letter B 8 identified after 1964 include : Crozer 206, Ni 2269 (*ISCT* 2, 123), Ni 13225, PRAK B 88 (rediscovered by Alster, *loc. cit.*), UET 6, 173 iv 8ff., and 3N-T907, 263 (*SLFN*, pl. 24).

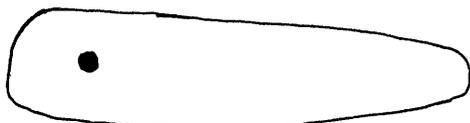
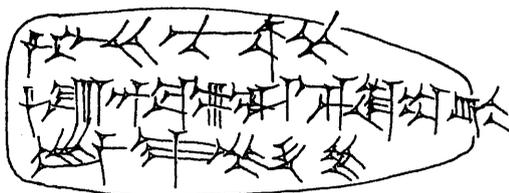
Miguel CIVIL (20.01.88)
The Oriental Institute of the University of Chicago
1155 East 58th Street, CHICAGO IL 60637, USA

6) ***putallusum** — Dans le texte de Mari A.807, qui sera publié avec le lot des lettres royales, il est question d'habitants d'Ašlakkâ qui sont partis vers les passes (*nabalkatti*) de la montagne *aš-šum *pu-ta-al-lu-si-im*, selon la transcription de J. Bottéro dans *Le problème des Habiru* (Paris, 1954), p. 22, qui traduisait : « en vue de répandre le trouble ». La référence a été introduite par W. von Soden dans son dictionnaire, sous la rubrique *palâsu* Dt « sich ablenken lassen » (*AHW*, p. 814a). En réalité, la tablette porte le signe TI et non ZI (*si*) ; il faut donc lire *bu-ta-al-lu-ti-im*. La forme *butalluŕum* est déjà attestée dans le sens d'« être pourvu de nourriture, être sauvé » (cf. *CAD* B, p. 62b). Le contexte concorde parfaitement avec cette traduction, car la phrase précédente signalait au roi que l'année avait été très dure (*dannatma*) ; c'est pourquoi le menu peuple (*muškênum*) d'Ašlakkâ est parti vers les passes de la montagne en vue d'assurer sa survie.

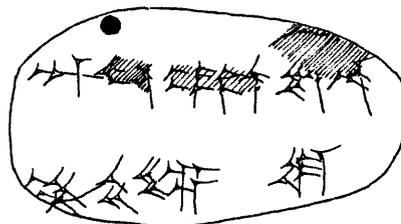
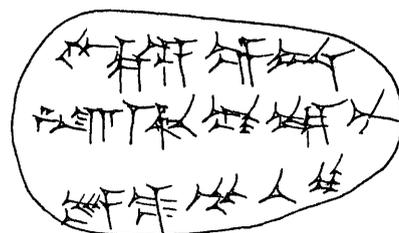
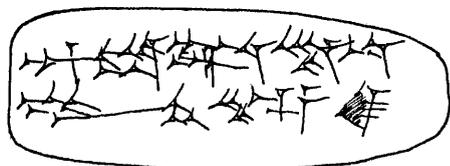
Jean-Robert KUPPER (30.01.88)
16 avenue des Ormes, B-4200 LIEGE, Belgique

7) **Deux « Slave Documents »** — Le corpus des « Slave Documents » de Merodach-baladan compte à ce jour 24 textes, dont 21 ont été étudiés par J.-M. Durand (« *Les Slave Documents de Merodach-baladan* », *JA* CCLXVII [1979], p. 245-260), et 3 autres publiés par S. Dalley et N. Postgate (*CTN* III, n° 79-81).

Parmi les documents rassemblés par J.-M. Durand, les n° 1 et 2 (selon la numérotation originelle de J. Oppert) n'étaient pas accessibles : ils sont restés en effet la propriété de la famille Oppert, dont un membre, Monsieur le Dr. Georges Oppert, a eu l'amabilité de me les communiquer. Leur édition en autographie permet donc de compléter le corpus existant :



N° 1



N° 2

- n° 1 l. 1 : lire šá^fman-nu-tam-mat ?
 l. 3 : noter la graphie du "9": cf. J.-M. Durand, *op. cit.*, p. 247, n. 5
 n° 2 l. 1 : lire fšul-un-du

Francis JOANNES (12.02.88)

8) Le nom des Bétyles à Ebla et en Anatolie — Dans son édition du *Vocabolario di Ebla* (MEE 4), G. Pettinato a établi une entrée n°166a et 166b d'après laquelle il appert que, pour les scribes d'Ebla, entraient en alternance les termes *zi-ga-na-tim* (gén.) et *na₄-na₄*. On retrouvera donc dans le premier, lu « *ší-kà-na-tim* », le pluriel [cf. *na₄-na₄*] *sikkannâtum* de *sikkannum* le « Bétyle », déjà attesté par les textes d'Emar (XIII^e siècle av. n.è.) et de Mari (XVIII^e siècle av. n.è.). Cf. *Miscellanea Babylonica* = Mélanges Birot, p. 79 sqq, à quoi l'on ajoutera les considérations de D. Charpin à partir de quelques NP vieux babyloniens d'Irak du sud, N.A.B.U. 87/77. Cette attestation de VE 166 fait donc remonter le terme jusqu'au milieu du III^e millénaire et le rend désormais contemporain de la découverte archéologique faite par A. Parrot à Mari, dans le temple d'Eštar. Cf. *Syria* XXI, 1954, pp. 156-157. L'existence du terme pour le III^e millénaire était, d'ailleurs, prévisible vu l'existence d'une ville de « *^dha-bu-ri-tum si-ga-an^{ki}* » dans les textes d'Ur III. Cette ville « Bétyle du Habur » indique une situation aux sources mêmes du fleuve, ce qui convient bien à la ville néo-assyrienne de Sikkanni, maintenant identifiée sûrement avec Tell Fekheriyé, à la source du Habur, grâce à la statue inscrite qu'on y a retrouvée (cf. Abu Hassaf et alii, *la Statue bilingue de Tell Fekheriyé*, 1982). Cela exclut, par ailleurs, d'identifier (uniquement pour des « appels de son ») « Sikkanni » et « Waššuganni », ce dernier toponyme ayant plus de chances de comporter un premier terme en Waššu- qu'une adjonction en Wa- sur Sikkanni (plus Ablaut incompréhensible !). Un des renseignements les plus intéressants d'Ebla est de montrer que *sikkannâtum* et *na₄-na₄* « traduisent » le sumérien *na-rú* que l'on rend généralement par « stèle ». Cette dernière doit s'interpréter surtout comme « pierre levée ». Il n'est pas obligatoire qu'elle fasse référence, chaque fois, à une notion de « texte inscrit ». AEM I/2 (= ARMT XXVI), n°292 parle d'une ^{na₄}*narûm* qui est une pierre à travailler, non inscrite. Le problème de cette dualité est repris en détail, grâce à la documentation mariote, dans AEM I/3.

Le culte rendu à des Bétyles dans toute la Syrie, entre le milieu du III^e et la fin du II^e millénaire, revêtait donc l'apparence d'un phénomène d'ampleur considérable. La survivance du terme dans un toponyme jusqu'à l'époque néo-assyrienne indique de plus la persistance de cette conduite religieuse en Syrie du nord. Il aurait été étonnant que l'on n'en retrouve l'écho que dans le « *skn* » ougaritique (cf. *Miscellanea Babylonica*, p. 82, n. 10) et rien chez les Hittites, si grands emprunteurs de réalités syriennes. Aussi est-ce l'explication que je proposerais désormais pour une réalité de premier plan de la religion hittite, le ^{na₄}*ZI-KIN*. Cet « idéogramme » est reconnu depuis très longtemps comme l'équivalent du terme proprement hittite *huwaši* et, dans un pénétrant article publié il y a longtemps, Mühlibbe Darga avait proposé d'y voir le nom du

Bétyle en Anatolie. Cf. *RHA* 84/85, 1969, pp. 1 sqq. Elle avait souligné la « Gleichwertigkeit zwischen ^{na}ZI-KIN ... und É-DINGIR-LIM = Gotteshaus ». Cela convient fort bien au sens même du terme « Bétyle » (« Maison de Dieu ») ainsi qu'à celui de *sikkannum* si j'ai raison de le dériver de la racine paléo-syrienne *SKN* « habiter ». J'ajouterais comme simple correctif à ce que disait M. Darga, *ibid.*, p. 17 : « Das Ideogramme ^{na}ZI-KIN existiert weder in sumerischen noch in akkadischen Texten », qu'il faut sans doute y voir un pseudo-idéogramme. ZI-KIN est, en fait, de l'akkadien figé et permettait, très certainement, de jouer sur la juxtaposition des symboles « VIE » + « TRAVAIL, ŒUVRE », tous deux bien connus des scribes hittites. « L'œuvre où vit » le dieu pouvait être une bonne approximation de la notion de « Bétyle ». Que le vrai terme de *sikkannu* a été connu des Hittites peut être indiqué par le nom de la divinité « Zikkanzipa ». Ce théonyme se décompose sûrement en Zikkan (= Sikkan) et šepa- « génie du ... ». On trouve ainsi Aška-šepa, le « Génie de la Porte » ou Daganzipa, le « Génie du Sol », où la sonorisation du š au contact de la nasale est bien montrée (règle générale). Le Zikkan-zipa serait, donc, le « Génie du Bétyle ».

En ce qui concerne l'équivalent hittite *huwaši* de ^{na}ZI-KIN, Muhibbe Darga avait reconnu son absence d'étymologie et hésitait à poser une formation en -i ou en -ši. Je proposerais désormais que l'on y retrouve le terme *humâsum* /*humûsum*, autre nom d'une pierre levée divine. Pour cette dernière, voir déjà *N.A.B.U.* 87/85. De plus amples détails sont donnés dans *AEM* I/3 (= *ARMT* XXVI). La désinence en -i est caractéristique des termes passés en hittite par la route du sud (louvo-hourrite). Le *humûsum*, tout en pouvant être plus fruste que le *sikkannum* qui se présente toujours comme une grosse pierre massive, pouvait comporter une stèle gravée et ornée. Il pouvait aussi être un monument funéraire commémoratif, ce que n'était pas le *sikkannum*. Il restera à savoir si les Hittites identifiaient dans tous les cas *huwaši* et ^{na}ZI-KIN. On notera, simplement, que d'un point de vue syrien, l'utilisation de ce terme pour désigner l'ensemble de Yazilikaya, ainsi que le propose Itamar Singer dans *The Hittite KILAM Festival*, 1983, p. 101, à la suite de H. Güterbock, *MDOG* 86, 1953, p. 76², est tout à fait raisonnable : « I strongly suspect that the *huwaši* of the Storm-God near this tent [le ^{na}ZI-KIN-LAM-GAR] which is situated outside the city and is the terminus of the royal procession, is the rock sanctuary at Yazilikaya or some part of it ».

Jean-Marie DURAND (22.02.88)

9) Tell Qal'at al Hādī again – The lonely tablet from this site recently discussed and reanalyzed by J.-M. Durand (*N.A.B.U.* 87/37), may now be even better understood thanks to the new epigraphic material from Tell Leilan (cf. *N.A.B.U.* 87/123b) : The *lu ha-ab-ba-ti-īmeš* in l. 7 Durand takes as qualifying *ebbūtum* in the preceding line and translates “prudhommes, travailleurs-*habbātum*”, but the *habbātum* in fact occur frequently in the new texts from Leilan, and there appear in great numbers, and in contexts strongly reminiscent of those involving the *habirū* known from Mari texts and elsewhere¹. Hence, I would take the text to mean that the 58 1/3 minas of silver converted into shekels is pay destined for a perhaps equivalent number of *habbātum*, and placed in a coffer under the seal of the *ebbūtum* and the man Ewri (l. 5). Although Durand discusses the possibility of understanding Ewri as a PN, and quotes examples from Mari texts, he opts for a translation as a (Hurrian) noun “the king”. The texts from Leilan, however, seem to support the idea of this being a PN, as they include letters from a man called E-PI-RI reporting on the activities of the *habbātum*. One of these letters, L 87-744, is addressed to his “lord”, Til-Abnû, presumably a ruler of Šehna. As the tablet from Qal'at al Hādī is dated to a limmu *warki* one found in the Leilan texts and thus contemporary with these, I would venture to suggest that Ewri perhaps was a governor or other official placed at Qal'at al Hādī by the king(s) of Leilan².

1. A comprehensive discussion of this evidence, and the *habbātum*, who, of course, are also known from Mari texts, will be presented elsewhere.

2. If the tablet, which was found on the surface near the edge of the site, really originates from there, this of course has interesting implications for the size of the area controlled by Leilan in this period.

Jesper EIDEM (18.02.88)

The C. Niebuhr Institute of Ancient Near Eastern Studies
Njalsgade 78, DK-2300 COPENHAGEN S, Denmark

10) Le titre de *ša rēš āli* (lú-sag uru-a) — Considéré comme caractéristique de la ville d'Uruk à l'époque hellénistique, surtout dans la fonction de *Rab ša rēš āli ša bīt ilāni ša Uruk*^{ki}, ce titre a fait l'objet d'appréciations divergentes dans un certain nombre d'ouvrages récents.

G. Mc Ewan (*Priest and Temple in Hellenistic Babylonia*, 1981, p. 18, 26-27, 184, 189, 192) considère qu'il s'agit d'un titre essentiellement civil, et fait du *Rab ša rēš āli* l'équivalent de l'épistate ou du “Prefect of the City”. Pour L. Doty (*Cuneiform Archives from Hellenistic Uruk*, 1977, p. 22 sq), le doute

subsiste de savoir s'il s'agit d'un titre civil ou religieux, bien qu'il penche plutôt pour cette dernière solution. Tout récemment enfin, R. J. van der Spek (*Grondbezit in het Seleucidische Rijk*, 1986, p. 80 sq.) a repris l'ensemble de la question et proposé que le *ša rēš āli* soit une fonction religieuse, et que l'assemblée des gens portant ce titre constitue une sorte de "Collège du Temple".

Il éprouve cependant quelque difficulté à rendre compte d'une attestation de Nippur, soit *TEBR* n°2 (= AO 17641) qui mentionne une communauté de feudataires portant ce titre, appelés "lú *ha-dar šá* lú-sag uru-a" (18-v-année 37 d'Artaxerxès II: corriger en ce sens la datation de Van der Spek, p. 80; le texte appartient aux archives de Ninurta-ahhê-bullit, fils de Bêlšunu, attesté de manière sûre sous Artaxerxès II). Malgré le caractère atypique de l'attestation, il s'agit bien ici encore d'une fonction religieuse, comme le prouve un autre texte, AO 17623 (= *TBER* pl. 46, même archive que AO 17641). On y trouve un inventaire des différents produits utilisés pour une ou plusieurs cérémonies dont le titre n'est pas précisé, avec la mention, col. iii, l. 9: *ana sum ana lú-sag uru-a*, « à donner au *ša rēš āli* ».

On notera enfin la très intéressante mention de *TuM* 2/3, 266 : 6 (Nippur, année 3 de Artaxerxès I ou II): [...*ana*]*kal-a u lú-un-íl-meš-šú lú-sag uru-a šá é šu-me-ša₄ sum*, soit: « remis à Damqiya et à ses *kinattātu*, *ša rēš āli* de l'Ešumeša »¹. Le terme de *ša rēš āli* désigne donc clairement une fonction à l'intérieur du temple, l'ensemble de la formule de *TuM* 2/3, 266 se trouvant éclairé par le parallèle d'un autre contrat de même époque, et provenant également de Nippur, *TuM* 2/3, 211 : 25 sq.: ...*u mim-ma šá ik-kaš-ši-du ana giš-šub-ba lú-bappir-ú-tu mu-meš it-ti lú-un-íl-meš-šú-nu lú-bappir-meš dumu-meš šá* ¹*ab-sum-mu a-na u₄-mu ul i-na-áš-šú-ú*.

L'alternance (qui ne signifie pas l'équivalence) entre "lú-sag uru-a *šá é-šu-me-ša₄*" et "lú-bappir-meš dumu-meš *šá* ¹*ab-sum-mu*" montre que le personnel qualifié de *ša rēš āli* à Nippur à l'époque achéménide participait au culte régulier. Il était rétribué par la possession d'un fief pour l'exploitation duquel il était regroupé en *hadru*. Il est fort probable que la fonction était de même nature à Uruk sous les Séleucides, et que le *Rab ša rēš āli ša bît ilāni ša Uruk*^{ki} est à considérer comme le "Chef du Clergé des Temples d'Uruk".

1. Pour l'équivalence lú-un-íl = *kinattu*, cf. *CAD* K, 381 a.

Francis JOANNES (02.03.88)

11) Die 5 Schreibungen des Namens der Stadt IBUBU in den Ebla-Texten — A. Archi liest in *ARET* 1, S.268 *i-bu_y-bu^{ki} / i-bu_y-íb^{ki}* und begründet dies S.220 Anm.3 mit der Variante *i-bu-íb^{ki}* in mehreren Texten. G. Pettinato, *Ebla, Nuovi orizzonti della storia* (Milano, 1986), 377f. zieht die Lesung *i-lí-bu^{ki} / i-lí-íb^{ki}* vor und stützt sich dafür auf *ARET* 3, 159 VI 2 mit *i-lí-bí^{ki}*. *I-bu-TUM* behandelt er als eigene Stadt mit König.

Bei der Überprüfung der Belege für den Ort *i-lí-bí/NE^{ki}* (z.B. *ARET* 8, 521, 8; 523, 31; 526, 20; 529, 2, 27, 30; 538, 14; 540, 11, 34; 541, 23) lässt sich feststellen, dass es sich um eine andere Stadt handeln muss, denn dort gab es keinen König (en). Die Texte nennen nur einen *u g u l a* und Händler (*lú-kar*) und der Kontext, in dem sie und ihr Heimatort erwähnt werden, ist stets völlig anders als bei *i-NI-bu/íb^{ki}*.

Die Gleichsetzung von *i-NI-bu/íb^{ki}* mit *i-bu-íb^{ki}* durch A. Archi lässt sich durch weitere Texte bestätigen. Man vergleiche etwa die Belege für *i-NI-bu/íb^{ki}* aus *ARET* 1, 1 XII 6ff., 3 IV 10ff., 4 IV 4ff., 5 V 12ff., 6 IV 6ff. usw. (s. Index S. 268) mit den Texten aus einem anderen Archiv. Dort findet man in der Regel die Schreibung *i-bu-íb^{ki}* (*ARET* 8, 523, 6; 524, 30; 529, 45; 532, 16; *i-NI-bu/íb^{ki}* ist seltener: 528, 7; 531, 13; nur einmal begegnet *i-bu-NI^{ki}* 525, 40).

Aus einem dritten Archiv stammt die Schreibung *i-NE-bu-NI^{ki}* (*MEE* 1, 41 Rs. I 6, 169 II 1, 209 I 12). In dieser Stadt ist auch ein König (en) tätig (*Ebla, Nuovi orizzonti della storia*, 378). Was die Identität dieser Stadt mit *i-NI-bu/íb^{ki}* jedoch beweist, ist die Anordnung des Ortsnamens in vergleichbaren Texten. In *MEE* 1, 209 I 1ff. findet man: Ra'ak, Burman, Tub, Imar, Lumnan, *I-NE-bu-NI*, Ursa'um, Garmu und [Gudadanum] (mit geringen Abweichungen auch *MEE* 1, 41 II 1ff., 169 I 1ff.). *ARET* 1, 32 I 3 - IV 3 nennt z.B. die Könige dieser Städte in der Reihenfolge: Ra'ak, Burman, Tub, Imar, Garmu, Lumnan, *I-bu-íb^{ki}*, Ursa'um, Gudadanum und *ibid.* 9 I 2 - IV 10 Ra'ak, Burman, Tub, Imar, [Garmu], Lumnan, *I-bu-íb^{ki}*, Ursa'um, Gudadanum, (vgl. auch die Texte 1, 3, 6, und 7).

Für diesen Ortsnamen gibt es demnach 5 Schreibungen, die man m.E. in folgender Weise harmonisieren kann:

- | | | |
|----------------------|---|---|
| 1. <i>i-NI-bu</i> | = | <i>i-bu_y-bu</i> |
| 2. <i>i-NI-íb</i> | = | <i>i-bu_y-íb</i> |
| 3. <i>i-bu-íb</i> | = | <i>i-bu-íb</i> |
| 4. <i>i-bu-NI</i> | = | <i>i-bu-bu_y</i> |
| 5. <i>i-NE-bu-NI</i> | = | <i>i-bí-bu^{bu_y}</i> (oder <i>i-bí^{bu_y}</i>). |

Auffällig bleibt, dass (bisher?) die Schreibung *i-bu-bu* fehlt. Dies dürfte m.E. daran liegen, dass die Qualität der jeweiligen Vokale (und Konsonanten?) unterschiedlich war und man dies durch die unterschiedliche Schreibung der 2. und 3. Silbe zum Ausdruck zu bringen versuchte.

Die andere, oben genannte Stadt *i-li-bi^{ki}* kann man möglicherweise mit dem nordmesopotamischen *i-lib/i-lí-ib^{ki}* gleichsetzen. In der Quelle aus Ebla für den 'Atlante Geografico' (MEE 3, 239 : 270) wird sie *i-li-bi^{ki}* geschrieben ; vgl. dazu P. Steinkeller, VO 6, 37 zu 270.

Hartmut WAETZOLDT (24.02.88)
Assyriologie, Universität Heidelberg, Sandgasse 5/7
D-6900 HEIDELBERG, RFA

12) **Tamhîriš* — Cette entrée lexicale se trouve dans le *AHW*, p. 1314a à cause d'un nom propre de Mari qui a excité jusqu'ici la sagacité des commentateurs, sans que l'accord puisse se faire à son sujet. W. von Soden a compris le NP *tam-hi-ri-iš-du₁₀-bat* = *Tamhîriš-šâbat* : « Im *Tamhîru* ist sie (GNF) schön ». Cette analyse, connue par M. Birot, n'a cependant pas été acceptée par lui et dans *ARMT XVI/1*, p. 211, le NP est lu *Uthîriš-Hebat*. Je ne connais pas l'analyse qui est faite de ce NP par les éditeurs d'*ARMT XVI/1*, mais *ibidem*, p. 263, O. Rouault a répertorié, à son propos, le nom de la grande déesse hourrite Hebat. Il est donc possible qu'ils aient voulu y retrouver, sous une forme déviante, le terme hourrite *uthuru* qui, depuis la documentation lexicographique de Ras Shamra, est identifié au sumérien á et signifie « le côté » : cf. E. Laroche, *RHA XXXV*, 1977, p. 290. Cet élément n'est cependant pas attesté en onomastique et, en hourrite, Hebat se présente sous la forme -Heba, lorsqu'elle est deuxième terme de composé. Ce NP n'est en tout cas pas repris dans la liste des noms hourrites de Mari établie par J. Sasson dans « Hurrians and Hurrian Names in the Mari Texts », *UF* 6, pp. 353 sqq. Le terme *uthu/arum* discuté par E. Bilgiç, *Einheim. Appellativa*, p. 79 sq, semble plutôt désigner une sorte de mouton. Cf. les problèmes de W. Römer, *Frauenbriefe über Religion, Politik und Privatleben in Mâri*, p. 12⁷. *Uthîriš* est difficilement explicable par l'akkadien.

Vu les bizarreries de sens ou de morphologie des lectures proposées, il vaut mieux les abandonner toutes deux pour en tenter une autre. Il s'agit, en effet, d'un NP sumérien noté phonétiquement, comme souvent à Mari. On lira donc « u₄-šár-re-eš₁₅-he-til » = « u₄-šár-re-eš-hé-ti » : « Puisse-t-il vivre 3 600 jours (= d'innombrables jours) ! ». Il est vraisemblable que le « Roi » est le sujet de ce vœu. Pour ce genre d'onomastique aulique, cf. D. Charpin, *NABU* 87/66. Un souhait analogue se retrouve, d'autre part, très couramment dans les bénédictions d'introduction des lettres paléo-babyloniennes. Cf. E. Salonen, *StOr.* 38, pp. 27-30 pour la formule sumérienne mu-šár-kam « pour 3 600 ans » dans les salutations OB. Le NP mariote a la singularité de parler de « jours » et non d'« années ». La « preuve » de cette nouvelle lecture, si besoin en était, est à trouver dans *AEM I/1* [*ARMT XXVI*], n° 112, 8 où on lit le NP sous la forme « u₄-šár-ra-aš-hé-til », excluant donc définitivement une lecture *šâbat* pour la séquence HI-BE.

L'usage courant du signe til dans les NP sumériens de Mari pour ti(-le/la) a déjà été souligné par D. Charpin et moi-même, à propos du nom de l'administrateur « ha-ma-til », bien plus courant que « ha-ma-ti » = « Puissé-je vivre ! ». Il se retrouve dans le NP « til-la-ni-[h]e-sú-ud », expéditeur de *ARMT XXVI*, 279, qui équivaut à « ti-la-ni-hé-sù » = « Que sa vie soit longue ! », NP de sens analogue au nôtre. Les variantes phonétiques observées, ici comme ailleurs, amènent à la conclusion que ces NP étaient vraiment prononcés en sumérien et non traduits. Il n'est pas indifférent, enfin, qu'ils appartiennent à une classe homogène de la population. Cf. *Problèmes concernant les Hourrites*, II/2.

Jean-Marie DURAND (20.03.88)

13) **A New Tag from the Reign of Nūr-Adad** — The Yale Babylonian Collection possesses a number of economic texts from Larsa displaying an unusual form. They are roughly square and pierced on two corners for suspension from a cord. A. Goetze, who treated a number of them (*JCS* 4 [1950], 87-94; see also M. Gallery, *AfO* 27 [1980], 9) dubbed them "tags." Recently D. Arnaud has published transliterations of seven similar texts uncovered during the 1933 excavations at the site of Larsa (*Mélanges Birot* [Paris, 1985], pp. 35-38), all of which date to the reign of Nūr-Adad. Six of these pieces bear a hitherto unattested year name for this reign, "the year that the great wall of Larsa was built."

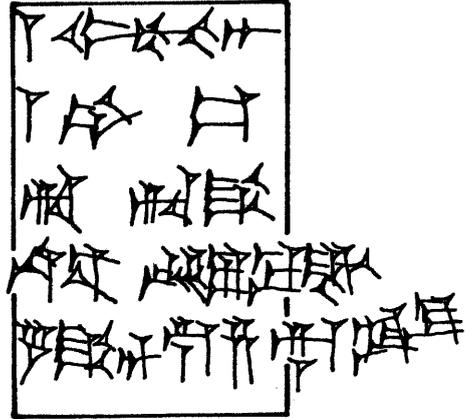
The tag which I present here, NBC 9267 (38 x 42 x 25 mm), is an unusual livestock text providing another attestation of this year name. One of the six seal impressions on this piece was published as No. 758 in B. Buchanan, *Early Near Eastern Seals in the Yale Babylonian Collection* (New Haven, 1981), pp. 282-83. On p. 456 of that volume, W.W. Hallo identifies the year name here as "a fairly rare form of Sin-iqīšam 3." Since, however, another of the seal impressions on this tablet is of a servant of Nūr-Adad, it seems best to assign this text to the time of that monarch. As Arnaud, *Mélanges Birot*, p. 38, points out,

the building or repair of the wall of the capital would naturally have been an achievement celebrated in the year formulae of many rulers of the Larsa line, and indeed a fragmentary inscription of Nūr-Adad made known by E. Sollberger (*zikir šumim*, *Assyriological Studies presented to F. R. Kraus* [Leiden, 1982], pp. 342-46, ii 64-76) mentions just this activity.

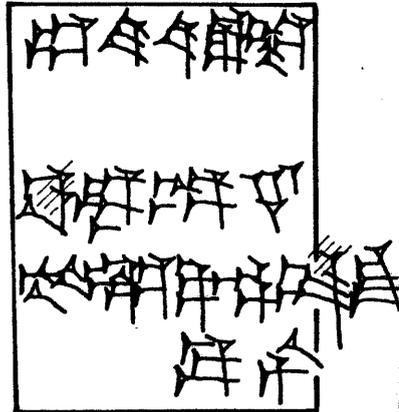
NBC 9267

obv.	1.	1 áb mu.2
	2.	1 gu ₄ .giš
	3.	ri.ri.GA
	4.	na.gad ^d EN.ZU-ma-gir
	5.	nfg.ga ^d innin ZA.MUŠ.UNUG ^{ki}
lower edge		[seal 1]
rev.	6.	kišib šà.tam.e.ne
		[seals 2 and 3]
	7.	iti bará.zag ¹ .gar
	8.	mu bàd.gal UD.UNUG ^{ki}
	9.	ba-dù
upper edge		[seal 4]
left edge		[seal 5]
right edge		[seal 6]

Obv.



Rev.



Seal 1	^d iškur.en.nam dumu A-te-na-kam?
Seal 4	ur. ^d nin. x x x dumu x-ì-lí-šu ir Nu-úr- ^d iškur
Seal 6	^d [] x [] x ir ^d x x .an-na ù ^d Da-mu

Seals 2, 3 [= Buchanan, No 758], and 5 are largely illegible.

Gary BECKMAN (01.03.88)
Babylonian Collection, 326 Sterling Memorial Library
Yale University, NEW HAVEN, CT 06520 USA

14) ^dUmu à l'époque néo-élamite — En MDP IX (1907) 49 : 11, V. Scheil a traduit l'expression *zik-kur-ti-um* ^dPir-mu-na par : « la ziggurat du dieu Pirmu ». C'est la traduction adoptée par Yusifov (VDI 1963, 3 : n° 191 p. 238). W. Hinz et H. Koch, dans leur récent « Elamisches Wörterbuch » (*AMI Ergänzungsband* 17, 1987 : 278) proposent de donner une valeur *tam₅* au signe *pír* et donc de voir une divinité Tammu, nulle part ailleurs attestée. (Mais sub *zik-kur-ti-um* [op.cit. p. 1297], ils lisent ^dBír-mu).

En élamite comme en accadien, le signe PÍR a parfois été confondu avec le signe UD. Si c'est bien le cas ici, nous pourrions avoir dans ce texte le nom de ^dU₄-mu qui est une épithète d'Adad (*CT* 25 : 17, 29), de Nergal (*CT* 25 : 22, 35) ou d'Enlil d'après K.L. Tallqvist (*Akkadische Götterepitheta* : 478). Or, selon *Šurpu II* (cf. E. Reiner, *AfO Beiheft* 11, p. 50, ll. 1-3 et p. 51, ll. 52-54), « Humba(n) (est) Enlil d'Elam ». Il ne serait pas étonnant qu'à cette époque où la Susiane s'élamitise de plus en plus, le grand dieu Elamite Humbar ait bénéficié d'une ziggurat à Suse ou, selon l'hypothèse de W. Hinz et H. Koch (*op. cit.* 278), ait reçu une « /Modell-/Stufenturm », une maquette comme celle du *šit šamši* (cf. P. Amiet, *Elam*, 1966, n° 297, p. 392-393).

François VALLAT (22.03.88)
41 rue du Lt.-Colonel de Montbrison
F-92500 RUEIL-MALMAISON

15) « Hittite » *tišanuš* = mariote *tišānum* — Parmi les présents qu'Asqudum apporte à Alep au moment de la conclusion du mariage de Zimri-Lim avec Šiptu, on trouve mention non seulement de bijoux, mais aussi d'habits et d'animaux. Ainsi, ARMT XXVI, 11, ll. 24 sqq énumère-t-il : 2 me udu-há *ti-ša-né*, udu-gukkal-há à mušen-há. Ces « moutons-*tišānum* » sont mentionnés dans d'autres textes des archives de Mari. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'un animal très courant sur les Bords-de-l'Euphrate, comme le montre un petit fragment acéphale, mal conservé, M.6974 : 1 *ti-ša-na-am ú-ša-b[i-l]am, ti-ša-nu-um ši-i sí-in₄-<ni>-ša-at, à ma-ra-am ú-li-id, am-mi-nim tur-ša ia-ás-ma-ah-^dIM aš-ra-nu-um, [i]k-la-ma la ú-ša-bi-lam tur ti-ša-nim ... etc.* = « Il a envoyé un *tišānum*. Ce *tišānum* était une femelle et elle a fait un petit. D'autre part, pourquoi Yasmah-Addu a-t-il gardé là-bas son petit, sans me l'envoyer. Le petit de la *tišānum*... (reste détruit) ». *Tišānum* se caractérise donc comme un mot étranger sans désinence *-(a)tum* de féminin pour désigner la femelle. Il ne semble y avoir aucun rapport possible avec **dīšūm* « animal de printemps », attesté par ARMT XXIII, 219, 2 : UDUxMÍ *di-še-tu, ibid, 4 : 2 udu a-lum di-še-tum*. De même, ARMT XXIV, 41, 5 : udu-u₃ *di-še-tum*. L'animal est absent des textes qui comptent les troupeaux « normaux ». Même si le contexte de M.6974 est perdu, l'animal semble une rareté envoyée en présent et dont un intermédiaire a gardé le petit, né en route. Cela rappelle les présents en animaux rares faits à l'occasion au roi de Mari : « chat d'Elam » d'après ARMT XXIII, 448, 39, mais surtout ours ... etc., à la fin du règne, lorsque ses déplacements amènent le souverain en Syrie du nord, au contact du Țūr-'Abdīn (Cf. PCH II/2). Plusieurs textes nous montrent ces animaux regroupés parfois dans la cour du *Bīt Birmī* (= S.131) du palais de Mari (cf. « L'Organisation de l'Espace dans le palais de Mari », in *Le Système Palatial...*, Ed. Lévy éd., p. 52, n. 39 & p. 53). On remarque, à cette occasion, que M.11551 (= AAM II) énumère « 165 bœufs, 543 moutons, 1 *tišānum*, 3 daims, 5 cerfs, 2 gazelles et 2 autruches ».

Dès lors, on ne peut éviter de comparer ce nom d'« ovin » avec le terme hittite *ti-ša-nu-uš* que nous atteste un vocabulaire de Hattuša : cf. MSL 3, 64, 11'. Ce dernier est mis en équivalence avec l'akkadien *ku-ša-ri-ih-hu*, considéré comme une variante de *kusarikku* = « bison », car l'idéogramme sumérien qui entre comme troisième terme dans cette équation savante est ALIM.

Or ALIM qui désigne le « bison » en sumérien équivaut à l'ouest sémitique *ditānum*. Il est vraisemblable que *tišanuš* hittite est l'avatar du terme ouest sémitique, attestant a) l'assourdissement de l'initiale sonore ; b) la spirantisation de la dentale intervocalique. Les Hittites ont dû emprunter le terme soit à une langue qui, elle-même, avait déformé le terme ouest-sémitique en fonction de sa phonétique propre, soit à un dialecte sémitique qui pratiquait de telles mutations consonantiques. La réalité est peut-être mixte. Les listes lexicales babyloniennes connaissent, en effet, aussi bien *ditānum* caractérisé comme « soutéen » dans la série des équivalences lexicales *Malku-šarru* (I, 235) que celui de *dašnum* qui le précède dans la même liste avec la caractérisation d'« amorite ». Le dialecte sémitique amorite, que nous savons être parlé par les Hanéens de Syrie du nord au II^e millénaire avant notre ère (cf. PCH II/2) est donc responsable au moins du passage *-t- > -š-*. Ces termes, *ditānum* ou *dašnum*, sont employés apparemment au II^e millénaire comme des symboles claniques puisqu'ils sont assimilés à des noms de peuplade. Par là même *dašnum* reçoit lexicalement l'équivalence *dannum* = « fort ». Cf. pour l'ougartique DTN, C. Gordon, *An.Or.* 38, p. 387b n°712.

De leur côté, les Mariotes sémitophones et participant à la double culture occidentale et babylonienne, connaissent parfaitement a) le terme *kusarikku* qui sert à noter une sorte de « bœuf sauvage » comme représentation figurée dans certains décors artistiques ainsi que b) celui de *ditānum* qu'ils n'utilisent plus que comme nom de divinité dans des NP (*Sūmū-Ditāna ... etc.*). Ces deux limitations d'emploi attestent donc la non-existence physique des deux animaux dans leurs contrées. Par contre, si les Mariotes connaissent un animal *tišānum*, il est intéressant de noter que les gens chez qui ils se le procurent, donnaient ce nom à une sorte d'ovin sauvage, non de bovin. Ce simple fait atteste la complexité des emprunts de termes, même dans des milieux linguistiquement apparentés. Avant de comprendre le pourquoi d'un tel glissement de sens, il faudrait savoir quel est le sens étymologique de *ditānum*. Le terme hébraïque *dīšōn* est rendu dans *Gesenius*¹⁶, p. 161b comme « eine Gazellen- od. Antilopenart ». « Gazelle » est la traduction retenue par Dhorme dans la Pléiade pour *Deutéronome* 14 5.

On peut reprendre, désormais, un passage de *BWL* qui parlait du *tišānum*, dans un contexte fort peu éclairant. J'en proposerais la traduction suivante :

« L'homme, tant qu'il ne se fatigue pas, n'a rien ! Mais qui donnerait quoi à un *tišānum* ? A un être qui passe sa journée à franchir les montagnes, qui n'a ni roi ni reine, dont le Seigneur est qui ? – Lui, c'est un animal sauvage, quelqu'un qui gîte dans la steppe ... ».

Il est vraisemblable que le fragment sapientiel oppose, pour les condamner comme deux attitudes excessives, l'extrême oisiveté et l'extrême agitation. Cette dernière est le propre du *tišānum*. Elle a pour lieu les montagnes. Ni la copie de W.G. Lambert, ni celle de Legrain (*PBS XIII*) ne permettent d'obtenir un sens totalement satisfaisant, mais il est vraisemblable qu'il faille comprendre le début du vers : *ša ša-di-i i-te-ne-ti-iq* (ou *qū?*). W. von Soden a proposé dans *AHW* p. 378a de le terminer par *im-ma-ni-iš* qui signifierait « dans la journée ». A bien regarder la copie de W.G. Lambert, IM n'est pas excellent. Peut-être faut-il

supposer, à partir d'un original OB une lecture *par-ga-<ni>-iš* = « Celui qui parcourt les montagnes comme si elle étaient des prairies ». Le *pargânum* et en effet le lieu où vit le peuple sans soucis, régenté par un « bon roi ». De toute façon, le *tišânum* évoque plutôt l'image d'un chamois ou d'un mouflon montagnard que celle d'un « bison ». Cela correspondrait bien avec la traduction qui est proposée, certaines fois, du terme *dîšôn* par « ibex » et avec sa classification comme un « ovin » par les textes de Mari. On remarquera, de plus, que le *tišânum* arrive, selon M.11551, dans une énumération tout à fait comparable à celle de *Deutéronome* 14 5, liste des ruminants consommables.

Il reste une dernière question à résoudre, mais pour l'instant, sans doute, sans réponse : pourquoi *tišânum* apparaît-il en hittite comme *tišanusš* et non **tišanaš*?

Jean-Marie DURAND

16) Unobserved duplicates – PRAK I B 167 = « Gilgames and Huwawa », obv. = 45-48, rev. 66-68. After lin. 48 this new duplicate adds an extra line, which can in all probability be reconstructed from « Lugalbanda in Hurrumkurra » 23 : [en-e uru-a-né] zi-KA ba-ni-in-gar, « [the lord] summoned [his city] » (cf. Cl. Wilcke, *Das Lugalbandaepos*, p. 196). The reading zi-KA for zi-ga, « summons » is common to both texts. B 167 might belong to the same tablet as B 174.

PRAK I B 264 is a duplicate to VS II 29 obv. (OB forerunner to úru àm-ma-ir-ra-bi).

OECT V 3 is a duplicate to VS II 67 (hymn to Enki).

PRAK I B 88, which I identified as a duplicate to CBS 7929 in *N.A.B.U.* 87/104, has now been properly identified by M. Civil (see Civil's note in this issue [88/5]).

Bendt ALSTER (24.03.88)

The C. Niebuhr Institute of Ancient Near Eastern Studies
Njalsgade 78, DK-2300 COPENHAGEN S, Danemark

17) Nouveaux exemples de « R Stem(s) » — Dans son étude sur « The R Stem(s) in Akkadian », *Or* 50 (1981) pp. 1-39, R. M. Whiting a proposé de distinguer une véritable « R Stem », caractérisée par la reduplication de la troisième radicale (R₃), des formes où la seconde radicale est redupliquée, qui ne seraient qu'une variante morphologique marquant « an intensification of either the nature of the verbal action or its duration » (*loc. cit.*, p. 20). Nous voudrions ici attirer l'attention sur quelques exemples supplémentaires. La plupart sont extraits de lettres de Mari, dont la majorité appartient à *AEM I* (= *ARM XXVI*, à paraître très prochainement); notre enquête est loin d'être exhaustive. Nous reprendrons les catégories de Whiting, en donnant des extraits suffisamment larges pour qu'on puisse situer ces formes dans leur contexte.

Nous citerons d'abord les exemples de reduplication de la seconde radicale. Les traductions tentent de rendre la nuance sémantique supposée par cette reduplication de R₂.

– **BR inaccompli :**

[1] *AEM I/2*, 516, 21-22 : *pa-né be-lí-ia zi-im-ri-li-im, a-ma-am-ma-ar* « je veux absolument voir la face de mon seigneur Zimri-Lim ».

[2] A.1106 : 10 NP *ni-le-qé-ma i-ša-pa-ap-pa-ar-né-ti* « nous prendrons NP (comme gouverneur) et il n'y aura que lui pour nous commander ».

[3] *TCL* 18, 152, 19 : *mi-im-ma la ta-na-za-zi-iq* « ne te fais aucun souci » (lettre d'Isin).

[4] A.3872⁺ (cité dans J.-M. Durand, « Problèmes d'eau et d'irrigation au royaume de Mari... », à paraître dans *Les techniques et les pratiques hydro-agricoles traditionnelles en ... Syrie*, BAH, B. Geyer éd.), 4-8 : *er-bu-um i-na di-ir^{ki}, p[a]-na-am ù ba-ba-[x]am, ú-ul i-šu, a-da-ki-šu ù da-ka-šu, ú-ul e-le-le* « les sauterelles se trouvent à Dir. On ne sait que faire. J'essaie de les faire se lever, mais je ne peux absolument pas les faire se lever ». (Pour le sens, voir le parallèle dans *Ai IV i 32*, que le *CAD A/II*, p. 265a & D, p. 124a, comprend comme « corbeaux-*āribu* »). On pourrait traduire « je n'ai pu les faire se lever », mais le parallèle de *adakki-šu* incite à y voir un inaccompli.

– **BR accompli (subjonctif) :**

[5] *AEM I/1*, 225, 14-15 : *[k]i-ma ſup-pí be-lí-ia, eš-me-mu-ú dumu-meš máš-šu-su₁₃-su₁₃, ás-si-ma* « Aussitôt que j'eus entendu la tablette de mon Seigneur, j'ai convoqué les devins ». Cette forme semble bien prouver l'existence de « BR accompli » dont ne voudrait pas R. Whiting (*loc. cit.*, p. 19 & p. 35 n. 124).

– **DRt inaccompli :**

[6] *AEM I/1*, 121, 9-15 : *[š]um-ma i-nu-ma zi-im-ri-li-im ù [ša-bu-šu], a-na ha-ar-ra-nim [i-t]e-bu-ú ú²-[...], dumu ia-mi-na^{ki} qa-[du-um] ša-bi-šu ú² [...], uk-ta-ša-ša-ra-am ù b[àd-ia-ah-du-li-im^{ki}], [i-l]a-wi-ma i-*

na giš-[tukul-meš ...], [ú]-lu-ma i-na ep-še-[et ta-ha-zi], [i]-ša-ab-ba-at [...] « si, lorsque Zimri-Lim et sa troupe se lèveront pour aller en expédition [...], les Benjaminites ne manqueront pas de former un bloc solide avec leur troupe et [...] et assiègeront Dûr-Yahdun-Lim, avec leurs armes ... ou s'en empareront en livrant bataille rangée... ».

[7] ARM III, 16, 12 : à 5 6 lú-meš uk-ta-ša-ša-ru-ma, mu-ša-am-ma a-na a-la-ni šu-nu-ti, a-na še-er munus-dam-meš-šu-nu i-ru-bu uš-šú-ú = « D'autre part, 5 ou 6 hommes ne manquent pas de se grouper et, nuitamment, allant voir leurs femmes dans ces bourgs, vont et viennent ». Cet exemple n'est pas à corriger comme dans CAD K, p. 266a.

[8] AEM I/2, 370, 43'-45' : aš-šum ʔe₄-em 'lú-meš¹ [é]-kál-la-ta-yi^{ki} ša it-ti a-tam-ri-im, aš-šum mut-aš-kur [ša] ¹ha-am-mu-tar i-ka-su, a-na šar-ru-ut é-[kál-la-tim^{ki} ša]-ka-nim ni-iš dingir-meš uz-za-ka-ak-ki-r[u] « au sujet des nouvelles concernant les Ekallâtéens, comme quoi avec Atamrum ils se sont prêtés un serment réciproque au sujet de Mût-Aškur que détient Hammutar, pour le placer à la royauté d'Ekallâtum, ... ».

– DRt accompli :

[9] ARM I, 69⁺ (cf. M.A.R.I. 4, p. 315, n. 96), 13-15 : ša-ab ma-a-tim ša-a-ti ka-li-ša, à lú-meš tu-ru-uk-ku-ú ša it-ti-šu-nu, up-ta-ha-ah-hi-ru-ma « la troupe de tout ce pays ainsi que les Turukkéens qui sont avec eux, n'ont pas manqué de se rassembler ». (Pour cet exemple, voir la note de R.M. Whiting dans RA 81, 1987, p. 185).

– DRtn impératif :

[10] ARM I, 10, 16-19 : ma-ah-re-e-em-ma š[a] i-le-eq-qú-ni-ik-k[um], túg lu-ub-bi-iš à a-na li-ib-bi ma-ti[m] a-n[a a-ma-ri-šu], šu*-[X X]-ta-we-we-er-šu-ma wu-úš-še-er-[šu] = « Dès que l'on en aura pris pour toi, revêts-le(s) d'un habit, et au pays (de Zalmaqum) pour qu'on le(s) voie, en prenant bien soin de le(ur) multiplier les gentilleses, laisse-le(s) aller (afin que le pays de Zalmaqum ne manque par de dire, par la suite ... etc.) ».

La correction de W. von Soden : lú-šu-ta-yi wu-er-šu-ma, Or. 21, 1952, p. 77, n'est pas possible. Pour le verbe šuwurum, on se reportera à AEM I/1 n°129, 21-22 : (allons) i-ta-am iš-[te-ni-iš], i nu-še-we-er = « et qu'ensemble nous encerclions la frontière ». Il s'agit du dénominatif (D!) de šewêrum « anneau ». Le sens « encercler de ses bras », « choyer » est documenté par Or. 41, 344, 15.

– ŠR inaccompli :

[11] AEM I/2, 358, 8'-12' : i-na-an-na as-sú-ur-ri i-nu-ma gi₅-ir-ra-am, a-na ma-a-at nu-ma-hi-im^{ki} ni-ṭà-ar-ra-du, lú-meš ha-nu-ú na-aš-ra-am ú-še-še-šú-ma, ki-šu-ba-tim a-na gi₅-ir-ri-im ša ni-ṭà-ar-ra-du, i-na-ad-du-ma ú-gal-la-lu « à présent, je crains que lorsque nous enverrons un corps expéditionnaire au pays de Numhâ, les Hanéens n'envoient de parmi eux un espion, qu'ils (ne) laissent (que) des friches au corps expéditionnaire que nous enverrons et qu'ils ne causent du tort ».

– ŠRtn inaccompli :

[12] *ibid.*, 6-9 : qé-er-bé-tam ka-[la-š]a sa-a[k-n]u-ma, aš-še-er ri-[tim ú]-ba-az-za-[u]₅, à a-na ka-a-ia-[an-tim] na-aš-ra-am, a-na ka-sà-pa-a^{ki} [u]š-[t]e-né-še-šú-ú « ils sont installés par toute la plaine et font des demandes pressantes pour avoir accès aux pâtures. Et ils ne manquent pas d'envoyer continuellement de parmi eux un espion vers Kasapâ ».

On constate que tous les exemples nouveaux se conforment au paradigme établi par Whiting à partir du corpus encore réduit dont il disposait (Or. 51, p. 20) ; on voit aussi à quel point ces formes, certes rares, sont tout de même suffisamment attestées pour que le doute ne soit définitivement plus permis quant à l'existence de la « R₂ Stem ».

Cependant une étude systématique du redoublement consonantique verbal à Mari va bien au delà de cette catégorie et elle devrait inclure celui de la troisième radicale.

a) Ce dernier peut n'affecter que la consonne elle-même, dans certains verbes comme ašāšum = « être troublé ». En témoignent :

[13] ARM I, 5, 21 : [la ta-t]a-na-aš-ša-aš-ša « ne vous inquiétez pas ! ».

[14] M.5750⁺, 8' : be-lí i-di ki-ma ..., ša-ab be-lí-ia ..., túg-há la la-ab-šu-ma it-ta-na-aš-ša-aš-šu « mon Seigneur sait que ... l'armée de mon Seigneur ... n'a pas reçu son habillement et en est très troublée ... etc. ».

[15] AEM I/1, 222 = ARM X, 106, 24-25 : i-ša-ab-ba-[af], i-ta-aš-šu-úš-ša-a[m] « Il tombera dans un désespoir complet ».

b) D'autre part, il faut tenir compte d'une particularité de style des lettres d'Erišti-Aya, rarissime à Mari, qui est de recourir à la « conjugaison en -i » laquelle entraîne, comme on sait, le redoublement de R₃ :

[16] ARM X, 39, 17 = 19 : 1 geme₂ im-tu-ut-ti (l. 12 =/= !) « Voilà qu'une esclave est morte ! ».

[17] ARM X, 40, 8'-11' : a-na ba-[a-f]i-ka, ša-am-ša-am, à še₂₀-we-re, ak-ru-ub-bi* « Je ne manquerai pas de vouer pour ta vie un disque solaire et des anneaux ».

[18] ARM X, 41, 6'-7' : *ši-ga-ar* be-el-ti-/ia, a-pa-ša-aš-ši* « Je ne manquerai pas d'oindre le verrou de ma Dame ».

c) Mais surtout, on trouve des redoublements syllabiques de la R₃ (+ voyelle) dans une situation analogue à celle de la R₂:

– **BR₃ accompli :**

[19] ARM XIV, 125, 22 : *i[d]-bu-ba-ba-am-ma*. Dans le cas d'un redoublement de R₂, on attendrait une forme **id-ba-bu-ba-am-ma*, comparable au *ta-aš-pa-pu-ra-am* de Whiting (*loc. cit.* p. 3, n. 10).

– **BR₃ impératif :**

[20] ARM I, 46, 23 : *pí-iq-da-dam*

– **BTnR₃ accompli :**

[21] AEM I/2, 449, 40 : *1-šu 5-šu ù ma-dam-ma ki-a-am ad-da-ba-ab-ba-ak-kum* « 1 fois, 5 fois, et plus, je n'ai cessé de te répéter ».

[22] AEM I/2, 449, 45 : *iš-tu pa-na ad-da-ab-ba-ab-ba-ak-kum*. Dans cet exemple comme dans le précédent, on a /a/ pour /u/.

Le système fonctionne aussi aux systèmes D et Š, comme le montrent les exemples suivant :

– **DR₃ accompli :**

[23] ARM II, 34, 5-6 : *la-ma řup-pí be-lí-ia, i-ka-aš-ša-dam ú-da-bi-bi-ib* « Avant même que parvienne la tablette de mon Seigneur, je n'avais pas manqué d'élever des protestations ». La vocalisation d'une DR₂ ne serait pas conforme au schéma de Whiting, selon lequel on attendrait **ú-da-ba-bi-ib*.

– **ŠR₃ parfait :**

[24] ARM V, 35, 12 : *uš-ta-bi-la-lam*. Trouver à cet endroit une écriture *uš-ta-bi-^{la}lam* n'est pas possible puisque quelques lignes au dessus, on trouve *uš-ta-bi-lam*, sans « glose ».

Le champ morphologique où s'applique le redoublement de R₃ est donc plus large que pour la R₂, malgré un nombre plus réduit d'exemples. La théorie de ces formes reste à élaborer; elles se présentent en effet comme des *sous-systèmes* des systèmes B, D et Š. Elles sont en contradiction avec la définition de la « R Stem » donnée par Whiting (*loc. cit.* p. 37), laquelle représenterait un système indépendant.

En réalité, il faut postuler qu'il existe en paléo-babylonien à côté de redoublements grammaticaux (R₁ & R₂), qui sont un des traits constitutifs de la langue, une diversité assez grande d'autres redoublements (surtout R₃) qui sont expressifs et qui s'intègrent vaille que vaille dans le système général. Ils appartiennent, sans doute, surtout au langage parlé et il est normal qu'ils n'apparaissent que ponctuellement dans les textes écrits. Ayant une fonction d'expressivité, ils relèvent plus de la « parole » que de la « langue ». Cela est parfaitement montré par le fait que ces redoublements consonantiques *permuttent* avec des allongements vocaliques:

[25] ARM X, 43, 27 : *ù ta-ri-tam a-řà-ra-a-di* (séquence *-a-di = -ad-di!*) « Je ne manquerai pas d'envoyer la gardienne ».

[26] AEM I/1, 24, 12 : *anše ha-a-ri iq-tú-ú-lu-[n]im*, (13)*ki-a-am i-da-ab-bu-ú-b[u]*, (15) *id-bu-ú-bu-ma*, (18) *a-lam li-iř-řú-ú-ru-ú-[nim]*. La lettre d'Ašmad note soigneusement les finales longues, mais toutes ces longues « injustifiées » devant la R₃ sont réservées au passage très dramatique du récit de la conspiration des chefs du Zalmaqum.

[27] ARM II, 75, 17 : *ir-du-meš řa NP, ni-i-nu ta-da-ab-bu-ú-ba* « Alors que vous ne manquez pas de proclamer : "Nous sommes les serviteurs de NP" ».

[28] ARM V, 20, 5-6 : *ù i-na-an-na lu-uq-bi-ma, ù li-ib-bi lu-na-ap-pí-i-iř* « Il me faut maintenant parler et, absolument, soulager mon cœur ».

Il faudra, donc, pour les comprendre traiter le problème du redoublement dans son ensemble, c'est à dire aussi dans le lexique, la morphologie nominale et la syntaxe. Très souvent, les éditeurs ont cru à des fautes et ont corrigé. L'examen direct des tablettes, en ce qui concerne les documents de Mari, a permis de restaurer toute une série d'exemples, car il est assez facile, le document cunéiforme en main, de distinguer « repentir de scribe » (« érasure ») et « inscription volontaire ».

[29] ARM X, 179, 4-5 : *a-li-ka-am**, *a-li-ka-am-ma a-ša-pa-ra-kum* « Je ne manquerai pas de t'envoyer un messenger, en mot à mot : « Un messenger, oui, un messenger, je t'envverrai ».

[30] ARM II, 118, 6-7 : *ú-ul mu-ur-řú-um ú-ul mi-im-ma, mi-im-ma hi-ři-tum ú-ul i-ba-aš-ři* « Il n'y a pas de maladie ni absolument rien comme perte ».

[31] ARM IV, 78, 14-15 : *[k]i-ma ř[e_a-ma]-am řa-a-ti ře*-mu*-ú**, *ma-di-iř ma-di*-iř x-[.....]* « En entendant cette nouvelle ils se sont ... considérablement ».

[32] ARM V, 28, 38 : *ù a-řà-řu ú-ul ú-ul wu-uř-řu-ur* « Et son champ n'est absolument pas libéré ».

[33] ARM X, 116, 18-19 : *ù ře-i-ia* ki*-ma* ki*-ma, a-řa-a[l-lu] ú-ul i-řu, ú-ul i-řu* « Et mon sésame, je n'en ai absolument pas pas à chaque fois que j'en demande » [traduction légèrement différente,

M.A.R.I. 4, p. 417, où le deuxième *ú-ul i-šu* est relié à la suite]. Plusieurs autres exemples dans *ARM X*, peut-être à cause de la propension des expéditrices à l'expressivité !

[34] M.6592, 5-9 : *ka-a-ia-n[u-um te-re-tim]*, [*a-n*]a *šu-lum ha-al-[ší-im]*, [*ú-še*]-*pí-iš-ma la-ap-ta la-ap-ta, um-ma lú-máš-šu-su*₁₃-[*su*₁₃-*ma*]... etc. « Continuellement, je fais prendre les présages pour le salut du district et ils sont très mauvais/chaque fois mauvais. Voici ce que dit le devin... etc. ». On remarquera avec intérêt que selon l'usage de la langue de Mari, que l'on donne à la reduplication *laptâ laptâ* un sens distributif ou augmentatif, on s'attendrait à trouver *luppūtâ*.

Mais il importe de collationner soigneusement avant de relever les exemples. Si les relectures peuvent les augmenter, elles les diminuent aussi. Dans *ARM II*, 138, 12, il ne faut pas traduire : *ša-ap-ti be-lí-[ia]*, *be-lí-ia* par « Les propos de mon Seigneur, je dis bien de mon Seigneur... », car la tablette porte : *aš-šum ša-ap-ti lú*-[tur]*, *be-lí-ia* « Les propos du serviteur de mon Seigneur... », dans *ARM I*, 42, 37-38, on lira *ša-ab ma-a-tim lu-ú ša-ab ta*-ma-a-tim, lu-ú ša-ab ma-a-tim ša-ba-am dan-na-am ša-ab giš-tukul-meš, a-ḫa-ra-ḫa-a]k-kum* « Je t'enverrai une armée du *Mâtum*, soit une armée prise sur la région des Lacs [cf. *M.A.R.I.* 5, p. 216-217] soit une armée du *Mâtum* (lui-même), (de toute façon) une bonne armée, armée de combat... etc. ».

Dominique CHARPIN et Jean-Marie DURAND (31.03.88)

18) **A propos d'ARM I, 93** — Par cette lettre, Šamši-Adad avise son fils qu'il envoie des tablettes à Mari, d'où Yasmaḫ-Addu doit les faire acheminer chez leurs destinataires. J.-M. Durand a repris le texte (*M.A.R.I.* 5, pp. 182-183), en y introduisant un marchand, inconnu par ailleurs, originaire de Ḫabanum, localité absente jusqu'ici de la documentation mariote. Il restitue à la fin de la l. 5 un *...lú dam]-gār* qui n'est rien moins que sûr, là où G. Dossin proposait *-(il)-Ad]du*. La théorie de J.-M. Durand et la restitution qu'il suggère, le forcent à tenir pour une faute et à éliminer le signe à du début de la l. 6.

Il faut bien admettre que G. Dossin avait une considérable expérience des lettres de la période babylonienne ancienne, qu'en 1946 il était en pleine maturité, et qu'il avait, de surcroît, consacré les années de guerre à transcrire 5 à 6000 textes de Mari. Constater ces faits n'est pas défendre l'argument d'autorité, mais inciter à la circonspection. Pour ma part, je garde la copie d'*ARM I*¹, je continue à tenir Yarim-[Addu] pour un chef militaire, et Ḫamanum pour le gouverneur de Yabliya. La lettre est claire et cohérente :

« Voilà que je te fais porter des tablettes destinées à Yarim-[Addu] et à Ḫamanum, (et) celle que j'ai fait copier (ou : qui a été copiée) pour Ḫammurabi, l'homme de Babylone. Ces tablettes, que des courriers rapides les portent à Yabliya. De Yabliya, que deux courriers rapides portent au résident de Rapiqum la tablette destinée à Ḫammurabi. Que le résident de Rapiqum [fasse porter à destination cette] tablette ».

Les choses sont limpides : il y avait des tablettes (ll. 5 et 6). Deux n'allaient pas au-delà de Yabliya, étant adressées, l'une sans doute au « général » Yarim-Addu, l'autre au gouverneur Ḫamanum. Seule la troisième (singulier, l. 15), destinée au roi de Babylone, doit aller plus loin. Deux courriers la porteront au résident de Rapiqum, fonctionnaire babylonien, qui s'occupera de la transmettre à son seigneur Ḫammurabi. Je vois mal ce que l'on peut conclure de ce document quant à la situation politique.

1. Pour *Ḫa-BA-nim* (6) au lieu de *Ḫa-MA-nim*, voir déjà sur la confusion graphique MA/BA, les observations de J. Bottéro, *ARMT XV*, p. 22 sur n° 4 et pp. 26-27 sur n° 193. J.-M. Durand lit KI (6) le signe que G. Dossin lisait ŠA sans hésitation. La ligne serait écrite sur érasures (J.-M. D.) : rien n'empêche donc de conserver ŠA. Toujours à la l. 6, il faut transcrire *Ḫa-mu-ra-[b]i* et non *Ḫa-mu-ú-ṛ[a-bi]*, suivant la copie de J.-M. D. A la l. 7, cette même copie engage à lire *šutturaku* au lieu de *šuffuru* ; le sens ne change guère. A la l. 15, faute de place, il ne faut évidemment rien restituer après le nom propre (comme l'observe J.-M. D.).

André FINET (26.03.88)

116, chemin du Hameau, B-6428 HAM-SUR-HEURE, Belgique

19) **La ville de Hab(b)anum** — Dans ses « Documents pour l'Histoire du Royaume de Haute Mésopotamie, I » (*M.A.R.I.* 5 (1987), p. 155 sq.), J.-M. Durand a mis en évidence à propos de *ARM I*, 93, l'existence de la ville de Habanum (loc. cit. p. 182-183). Cette ville est maintenant aussi documentée par une lettre inédite de Ašmad, A.3292, qui, parlant du rassemblement des Hanéens, mentionne une série de localités, parmi lesquelles : « (...) *zu-[ur]-ra^{ki} ra-za-ma-a^{ki} al-la-ha-ad^{ki} ha-ab-ba-nim^{ki} ša kur za-ra* (...) », toutes villes de l'Ida-Maraš oriental et de la région du Sinjar¹.

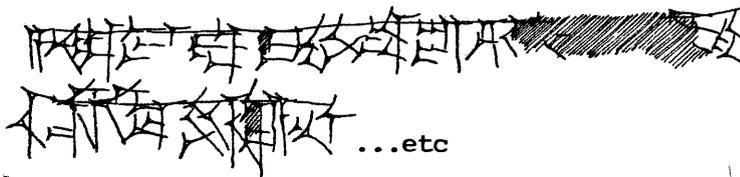
Cette mention de « Habbanum du Mont Zara » éclaire et précise les propos de Samsi-Addu dans *ARM I*, 93. On sait en effet que le kur *za-ra* est l'un des trois Djebels qui composent la chaîne du Sinjar, le plus oriental (= Djebel Ishkaft). Pour faire parvenir rapidement et de manière sûre à Yasmaḫ-Addu les lettres destinées à Hammu-rabi de Babylone, Samsi-Addu a donc eu recours aux services d'un *tamkârum*² originaire de la région située sur la route directe entre l'endroit où se trouve à ce moment Samsi-Addu (région de Qabrâ) et

Mari et donc susceptible de bien connaître les différentes passes du Sinjar et, selon le moment de l'année ou la situation politique, la route à la fois la plus rapide et la plus sûre jusqu'à Mari.

1. Le problème de la localisation de ces villes sera traité dans *Problèmes concernant les Hurrites II*, 2.

2. A la l. 5, la lecture « *ia-ri-i[m-^dND lú-da]m-gàr* » est sûre, après ré-examen de la tablette : le signe final est bien un GÀR et l'espace de la cassure correspond à la restitution proposée dans *M.A.R.I. 5* Cet espace est par contre beaucoup trop grand pour un simple « *ia-ri-i[m-^d]IM!* ». De même, à la l. 6 la tablette porte un « Û » nettement érasé, puis la séquence « *ha-ba-nim^{ki}* ». Le début du HA est écrit sur l'érasure du Û. Le KI, d'autre part, ne peut être confondu avec le ŠA de la ligne précédente, ni avec celui de la l. 15 : cf. copie ci-dessous.

ARM I, 93: 5-6



Francis JOANNES (31.03.88)

20) Tell Leilan et la fin du *kârum* Ib de Kültépé — Dans *N.A.B.U.* 87/123, J. Eidem a indiqué que les tablettes récemment découvertes à Tell Leilan étaient datées par des éponymes dont les noms se retrouvent sur des tablettes du niveau Ib de Kültépé ; à Leilan, certains de ces éponymes sont associés au « roi du pays d'Apum » Yakûn-ašar. Dans *M.A.R.I. 5* p. 136, j'ai proposé d'identifier ce Yakûn-ašar au roi vaincu par Samsu-iluna ; cette victoire fut célébrée par le roi de Babylone dans son 23^{ème} nom d'année. Ces nouvelles données historiques confirment l'analyse de N. Özgüç, qui d'après l'étude stylistique des empreintes de sceau de Kültépé Ib, avait correctement daté la fin de ce niveau du règne de Samsu-iluna¹ ; les réserves émises par B. Buchanan² peuvent désormais être écartées. Il est possible que l'évolution interne de la situation en Anatolie soit en partie responsable de la fin de Kültepe Ib³. Deux lettres de Mari (*ARM XXVI* 315 et 316) montrent cependant clairement le rôle de relais que jouait Šehnâ (= Tell Leilan) sur la route de Cappadoce pour les marchands assyriens, qui y possédaient des maisons⁴. On peut donc se demander si la destruction par Samsu-iluna de Šehnâ, « capitale du pays d'Apum », ne contribua pas à mettre fin au commerce assyrien en Cappadoce.

1. « The presence of parallels for the Old Babylonian and Old Syrian style seals among seals dated to the time of Samsu-Iluna, and the occurrence of stylistic parallels at Mari leave no doubt that level Ib started with Samsi-Adad and lasted at least until the 10th year of Samsu-Iluna's rule » (*Seals and Seal Impressions of Level Ib from Karum Kaniš*, Ankara 1968).

2. Dans son compte rendu du livre de N. Özgüç : « It seems clear from the seals that level Ib must have lasted much longer than about twenty years, ending shortly after the death of Shamshi-Adad I of Assyria in 1780, as was believed. Perhaps not quite late as the tenth year of Samsuiluna (1740) suggested by the writer, but certainly through most of the reign of Hammurabi his predecessor » (*JAO* 89, 1969, p. 759).

3. Mais les propositions de M. Forlanini dans *Hethitica VI* p. 56 ne semblent pas pouvoir être suivies, car elles sont difficilement compatibles avec une datation basse de la fin de Kültépé Ib.

4. Ces deux lettres sont datables de l'année 9' de Zimri-Lim, soit Hammu-rabi 28.

Dominique CHARPIN (31.03.88)

Appt 2103, 10 Villa d'Este, F-75013 PARIS

21) *Enūma eliš* I 1-8 — In *N.A.B.U.* 87/95, H.L.J. Vanstiphout argues in favor of interpreting lines 3-4 as two main clauses and of seeing in lines 1-8 two four-line stanzas, which he also translates. A few comments seem in place.

1. Though surveying many versions and interpretations of lines 1-8, he has overlooked two important studies : M. Held, *Kramer Festschrift* (*AOAT* 25) 231-237 ; C. Wilcke, *ZA* 67 (1977) 163-171. In the latter he would have found essentially anticipated, though not argued, his view of lines 3-4.

2. In line 5, read *iḫiqqū*, durative, with *KAR* 162 and Wilcke. Note that in lines 1-8 predication is through nominals, statives, and this durative, an apt description of event-less flux. Only in line 9, with the creation of the gods, do we meet a punctive, and it is fronted. With *ibbanū-ma* we enter time and narrative sequence. Cf. also the contrast between the punctives of line 10, *uštāpū* (*KAR* 162, etc. ; *šūtapū*, *KAR* 118, Hörfehler ?) and *izzakrū*, and the statives of lines 7-9, *šūpū*, and *zukkuru*.

3. To achieve his four-line stanzas Vanstiphout must take *enūma* in line 7 to mean “then”. Since this meaning is narrowly confined to royal inscriptions, mostly Assyrian, and is completely unknown in the mytho-epic tradition, we must hold to the conventional interpretation of lines 7-8 as two temporal clauses that provide the final setting for the appearance of the gods in lines 9-10. In line 8, with the seventh *lā – lā nabū, lā zakrat/zakrū, lā kiššuru/ū, lā šē'u/ū, lā šūpū, lā zukkurū, lā šimū* – we reach the plenitude of absence and negation, and creation becomes almost a narrative necessity. And so *ibbanū-ma ilānū*.

4. « Their names had not been named, or their destinies decreed » (line 8, Vanstiphout). This translation is somewhat free, and the language rather bland and conventional, which that of the text is not: *šuma lā zukkurū*, pluralic D, rare, and with *šuma* elsewhere only VI 66; *šimate* (KAR 162) / *šimata* (KAR 118) / *šimatu* (STC II pls. 1-6) *lā šimū*, double acc., here and, according to AHw 1225a-b, elsewhere only twice. Our attention remains focussed directly on the gods: inexistent, unnamed, unplaced in role and rank. « When no gods were to be seen – not one – / Were with names unnamed, with lots unlotted. »

5. That *apsūm-ma* is marked as (existential) predicate is not only grammatically possible (Vanstiphout), but, in context, I think it is the only possibility. When, despite its presence in the Assur tradition, which so consistently offers the *lectio melior*, the enclitic has not been simply ignored, the alternative chosen to its marking the grammatical predicate has been the particle's restrictive sense (see, for example, the translations of Bottéro, Jacobsen, and Speiser, referred to by Vanstiphout). However, if *-ma* is restrictive, it is a restriction that can apply only to Apsu, perhaps to Tiamat by parallelism, but not to the *whole* clause. It cannot mean or imply here that the only thing happening was that Apsu and Tiamat were mingling their waters. Restrictive *-ma* marks logical predicate. Thus, for example, in the parade example (GAG §123a), *išam warqam-ma likkisū* (VAB 6, 52 = AbB 2, 22), the underlying question is not « What should they do? », but rather « What kind of wood should they cut? » Answer: « It is green wood they should cut. » Now, obviously, at this point in our narrative no one knows about, or may be supposed to assume, the existence of mingling waters, with the only question being who was responsible (« It was Apsu who ... »). In brief, in context, *-ma* can only mark the grammatical predicate.

6. But if lines 3-4 are two nominal sentences, it does not follow that they are independent. May lines 1-8 be read, as is often done, as a string of subordinate clauses, all leading up to, and coming to a climax in, line 9 and the creation of the gods? Probably not, attractive as this Miltonic solemnity may be. At least KAR 162 argues against it: *[gi-pa]-ru la ki-iš-šu-ru šu-ša-a la še-e'-i*. As is evident, if these were subordinate clauses, we should have *še-e'-ū*, as in KAR 118. The verb in question is not *še'u*; see Held's arguments, accepted by Wilcke, against this verb and in favor of *šē'u*, “to matt, stuff, lay out.” We should analyze *šē'i* as stative *šē'+i* (opening final-closed-long vowel-stressed syllable; cf. *ēz > ēzi, utār > utāri*, etc.). « No solid sward was with thickets matted. » For the other exemplars, for now see Wilcke.

W.L. MORAN (31.03.88)

Harvard University, Dpt. of Near Eastern Languages
6 Divinity Avenue, CAMBRIDGE MA 02138, USA

22) Elamite *gir – šab/p₆* — R.T. Hallock a attribué la valeur *šab/p* à un « signe indéterminé » (JNES 17, 1958, p. 260b et n. 17; OIP 92, p. 86 sub x). Ce *šab/p* serait, graphiquement, la seconde partie du signe ANŠE. Par l'intermédiaire de W. Hinz cette curieuse conjecture est passée dans les syllabaires de W. von Soden (AnOr 42, 1967, p. XXXVI, n. 1) et R. Borger (ABZ², 1981, p. 272b) avec la valeur *šab/p₆*.

L'existence, en élamite achéménide, d'une valeur *šab/p* est établie, entre autres, à partir de l'alternance *^tPa-ša-ip* (PF 1184: 6; Fort. 216: 6) et *^tPa-šap* (PF 999: 2; Fort. 3056: 6-9). L'exemple *šap > ša-ap-pan-na* (PF 229) est à écarter. Voir G. Giovinazzo, N.A.B.U. 87/111.

On propose ici pour *šab/p* une autre origine. Dans les textes PF ce signe se présente sous la forme  (OIP 92, p. 86), graphie que l'on retrouve, identique, en MDP 11, 306: 3; 307: 7, et, légèrement différente mais dans le même mot, en 304: 3. Scheil, dans ces contextes, lit ce signe *gir* (= *gir* d'après MDP 9, p. 4). Cette lecture paraît bien appuyée par l'orthographe *^tGir-ri*, variante de *^tGir*, en 304: 3, et préférable à celle de W. Hinz qui propose *zak* (EIWb II, p. 1278)¹, car ce signe s'inscrit parfaitement dans l'évolution paléographique de GİR. Déjà, chez Untaş-Napiriša, on a , qui reparait – après l'emploi d'une forme archaïsante par Šilhak-Inšušinak I – dans les textes de l'époque de Malyān (M.W. Stolper, TTM I, p. 180, n° 444; BM 136847 Obv.: 11, in IRAN 18, 1980, p. 78, fig. 3). Avec le néo-élamite, on a, chez Šutruk-Nahhunte II, une forme  (EKI 72), qui se transforme en  (EKI 71). C'est cette dernière graphie qui sera employée de préférence par la suite (EKI 74 §20, EKI 80: 4, EKI 86: 3). Utilisée dans les mots *su-gir* et *^dPi-ni-gir*, cette lecture est sûre. Réduit à l'horizontale, selon la tendance générale à la fin du néo-élamite, ce signe  passe à  et . La permanence, jusqu'à cette époque avancée, du signe GİR (ignoré des listes de Hallock et Yusifov, VDI 64, 1963), permet d'établir la filiation *gir > šab/p*. Le sumérien *gir(i)* est en effet traduit en

akkadien par *šēpu*; d'où une forme *šēp* (cf. Leemans, *SLB I/3*, p. 107, n. 2; Borger, *op.cit.*, n° 444), qui a dû prendre postérieurement une valeur syllabique : *šēp*, *šab/p*. Le passage *e > a* ne fait pas difficulté (Cf. en akkadien, par ex., *rēšu/rāšu*, ou les alternances *šepû/šapû*, etc. (voir W. von Soden, *GAG*, §9b; *EGAG*, §9d).

Corollaire : le signe *gîr* doit être préféré au signe *nir*. Scheil a adopté la lecture *nir* dans un petit nombre de textes de *MDP 9*. La graphie la plus significative se trouve en 238 : 3 où le signe  est identique au *gîr* tel qu'il vient d'être identifié ci-dessus. Il faut donc lire dans ce cas : *Za-am-pè-gîr-ra* au lieu de *Za-am-pe-nir-ra* (Scheil). Ce même NP se retrouve en 11 rev. : 2 avec un signe plus ambigu . Dans le même sens, corriger aussi, en 118 rev. : 5, un autre gentilice *Ši-ri-in-gîr-ra* au lieu de *Ši-ri-in-nir-ra*.

W. Hinz, qui a bien reconnu l'identité de ces signes avec ceux de la série précédente (*MDP 11*), conserve ici sa lecture *zak*. En revanche, il paraît s'en tenir à la lecture *nir* pour la liste de fournitures des textes 239 rev. : 5 et 287 : 1 (*EIWB I*, p. 353, s.v. *tuk-iš*); à lire, avec la graphie  5 *gîr-x*[...] et 2 *tuk gîr-iš*[...]. *Nir/ner* est conjecturé également par Hinz pour l'interprétation du ND de 178 : 7 (*EIWB II*, pp. 996 et 1003) lu ^d*Ner-gál*, au lieu du ^d*Nir-ik* de Scheil. Toutefois il est peu probable que le premier signe, ici , soit à lire *gîr*; le second, pris dans une érasure, peut bien être *gál* (IG). Mais la graphie *Ner-gál* pour le dieu Nergal ne semble guère attestée. La conjecture ^dGÎR x-[...] est aussi à envisager. Cependant ce signe  peut être lu *hé* (GAN), dont la forme est proche de GÎR; on aurait alors affaire à ^dHé-gál, épithète de Marduk abondamment présent dans les NP de cette époque. En revanche Nergal, cité une douzaine de fois seulement dans l'ensemble des textes élamites, n'est pas mentionné, jusqu'ici, au-delà de la période des sukkalmah.

Le signe NIR devrait donc disparaître du syllabaire élamite. S'il figure fréquemment en sumérien, il est rarement utilisé en akkadien où le groupe CVC est décomposé en *ni-ir* ou *ni-ru/i* (Voir par exemple *CAD N₂*, pp. 260-265).

1. *EIWB = Elamisches Wörterbuch* (in 2 Teilen) von Walther Hinz und Heidemarie Koch. *AMI Ergänzungsband 17*, Berlin, 1987.

Marie-Joseph STEVE (25.03.88)
9 rue Saint-François de Paule, F-06300 NICE

VIE DE L'ASSYRIOLOGIE

23) **L'assyriologie à l'Université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne)** — Deux élections en date du 26 février viennent de promouvoir Dominique Charpin comme Professeur (à la succession de Paul Garelli, Professeur au Collège de France), et Pierre Villard comme Maître de conférence à l'U.F.R. d'Histoire de l'Université de Paris-I.

– RÉDACTION –

Francis JOANNES
9 rue du Ruissel
F-76000 ROUEN

Bertrand LAFONT
55 av. Secrétan
F-75019 PARIS

N.A.B.U. est publié par la Société pour l'Etude du Proche-Orient Ancien, Association sans but lucratif
(Loi de 1901). Directeur de la publication : D. Charpin. ISSN n° 0989-5671.
Dépôt légal : Paris, 4-1988. Reproduction par photocopie